VOYAGES, CARTES, CADASTRES, DERIVES

Gilbert Lascault

Situation de K.

Dans *Le château* de Franz Kafka, K. le principal personnage, est un arpenteur. Ou plutôt il se présente comme arpenteur, mais il ne mesurera rien dans la région située au pied du château. Et nul ne sait, nul ne veut savoir s'il a les compétences liées, en principe, au titre qu'il se donne. Il est celui qui vient d'ailleurs pour mesurer les champs d'ici. Il est le nomade qui s'arrête un instant pour contrôler la stabilité des sédentaires. Il est celui qui n'a pas d'histoire, ou dont l'histoire est inconnue, ou qui a oublié cette histoire, ou qui veut l'oublier, et qui vient s'occuper de l'histoire des autres, de leurs droits et de leurs usurpations. Qui ne possède pas de terre et qui vient mesurer, borner, explorer la terre des autres. Il est l'errant, mystérieux, à la fois méprisé et redouté, dont parfois, rarement, quelques-uns espèrent l'intervention. Sans passé connu, sans histoire, il amène, il crée des histoires. A K. le voyageur, à K. l'arpenteur, l'hôtelière qui l'aime peu dit : "Mais vous, qu'êtes-vous, vous dont nous recherchons si humblement le consentement ? Vous n'êtes pas du Château, vous n'êtes pas du village, vous n'êtes rien. Hélas ! Vous êtes tout de même quelque chose, un de ces gens qui sont tout le temps sur tous les chemins, qui vous amènent constamment des histoires...". Le maire du village tolère sa présence tout en le souhaitant inactif : "Vous êtes engagé comme arpenteur, ainsi que vous le dites, mais malheureusement nous n'avons pas besoin d'un arpenteur. Les limites de nos petits domaines sont toutes tracées, tout est cadastré fort régulièrement. Il ne se produit guère de changement de propriétaire ; quant à nos petites disputes au sujet des limites, nous les liquidons en famille. Que ferions-nous dans ces conditions d'un arpenteur ?".

Portrait de l'artiste en personnage de Kafka

On s'interrogera sur la possibilité de faire un portrait de l'artiste en arpenteur kafkaïen.

L'artiste est celui qui n'est ni du Château, ni du village. Il n'est pas intégré. Il est en dehors des hiérarchies. Il est le joker, qui peut occuper toutes les places et à qui rien n'appartient. Il est celui qui refuse que l'on reste en famille, celui dont les institutions ne savent pas quoi faire, celui qui est en trop. "Que ferions-nous d'un artiste ?" se demandent parfois les pouvoirs.

Mots en vrac

Bornage. Cadastre. Géodésie. Levé. Nivellement. Topographie. Triangulation. Boussole. Jalons. Chaîne d'arpenteur. Mappemonde. Planisphère. Atlas. Portulan.

Le plane et le cartouche

Dresser une carte ou peindre un tableau, c'est travailler avec le plane, mettre en évidence une surface. L'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert définit la carte géographique comme "une figure plane qui représente la surface de la terre, ou une de ses parties, suivant les lois de la perspective". Le cartographe représente une surface sur une autre surface.
On peut voir aussi dans l'*Encyclopédie* l'un des emplois du mot *cartouche* : "On appelle aussi *cartouche* le dessin qu'on met au bas des plans ou cartes de géographie, et qui sert à renfermer le titre ou le blason de celui à qui on le veut présenter. Ces cartouches sont susceptibles d'attributs ou d'allégories qui doivent être relatives à celui à qui l'on présente ces dessins, ou à leur objet".
L'*Encyclopédie* ne cesse de lier ensemble arpentage et géométrie : "L'Arpentage est un art très ancien : on croit même que c'est lui qui a donné naissance à la géométrie".

Il est le nomade qui s'arrête un inst pour contrôler la stabilité des séd taires.

Si par une nuit d'hiver...

L'un des plus beaux titres qu'on puisse donner à un roman a été trouvé par Italo Calvino : *"Si par une nuit d'hiver un voyageur"*.

Rhumbs

Le rhumb (selon le Petit Robert) est la quantité angulaire comprise entre deux des trente-deux aires de vent du compas, et égale à 11°15'. Paul Valéry a utilisé ce terme maritime pour donner un titre à une suite d'impressions et d'idées. Il désigne ainsi une façon de mêler une marche orientée et des détours, dérives, écarts et caprices. "Comme l'aiguille du compas demeure assez constante tandis que la route varie, ainsi peut-on regarder les caprices ou bien les applications successives de notre pensée, les variations de notre attention, les incidents de la vie mentale, les divertissements de notre mémoire, la diversité de nos désirs, de nos émotions et de nos impulsions comme des écarts définis par contraste avec je ne sais quelle constance dans l'intention profonde et essentielle de l'esprit, sorte de présence à soi-même qui l'oppose à chacun de ses instants". Nous voyagerions peut-être comme nous pensons. Nous penserions comme nous voyageons. En un mélange de constance et de dispersion, d'orientation et d'égarement, en une perpétuelle distance par rapport à une ligne droite que pourtant nous n'oublierons jamais.

Savoirs nomades

'errant est supposé savoir.

L'errant est supposé savoir. On lui prête des connaissances secrètes, parfois redoutables. Il est l'une des figures de la liberté. Dans la marge d'une épreuve d'eau-forte, Félicien Rops (1833-1898) écrit : "Voici passer les Tziganes. Eux savent tout. Ils ont les chants qui font monter le cœur aux lèvres".

La peau de bœuf et le pied

Au XII[e] siècle (dit Christian Jacob, dans le livre collectif *Arts et légendes d'espaces)*, Eustathe, archevêque de Thessalonique, commente un texte géographique grec, la *Périégèse de la terre habitée* écrite par Denys au II[e] siècle après J.C. Il montre comment les formes des pays sont vues de manière métaphorique. La carte devient alors un étrange rébus, mêlant le végétal, l'animal, le géométrique, les objets manufacturés : "Ainsi, on compare Alexandrie à une casaque de soldat, l'Italie à du lierre, l'Ibérie à une peau de bœuf, Naxos à une feuille de vigne, le Péloponnèse à une feuille de platane, la Sardaigne à l'empreinte d'un pied humain, Chypre à la peau d'un mouton, la Lybie à la forme du trapèze, et les anciens se représentent encore d'autres lieux différemment".
Dans le catalogue *Cartes et figures de la terre* (Centre Pompidou, C.C.I., 1980), Jean-Loup Rivière évoque un fou des cartes, le prêtre italien du XIV[e] siècle, Opicinus de Canistris qui inscrit dans les territoires les jeux de la tentation et de la rédemption, qui rêve de copulations étranges. "Pavie (écrit-il en marge d'une carte) est la matrice de la femme et Milan est la verge de l'homme dans le ventre de la femme. Venise est les testicules et la vulve. Vérone avec Milan est comme les organes sexuels du lion de Marc".
Sur les cartes, ça rit, ça pleure, ça se baise et se bat. Sur une carte française satirique, datée de 1870, la Prusse est un Bismark effrayant dont un genou écrase un homme-Autriche. Grimaçante, la vieille-fille-Angleterre tient en laisse le chien-Irlande. La Corse et la Sardaigne forment ensemble un Gavroche gouailleur. La Russie "ressemble à un croquemitaine qui voudrait remplir sa hotte". Belle femme voluptueuse, "la Turquie d'Asie aspire la fumée de son narguilhé".



△
J.P. Vielfaure
Série parcours pour une odysée arctique
Les grandes cartes de l'odysée
Carte de la zone 8, 1985
Techniques mixtes sur papier
100 x 100 cm.

Salle des cartes

Le rivage des Syrtes, tel que le décrit Julien Gracq (1951)... Rivage qui fait face à un pays avec lequel, depuis trois siècles, une guerre dormante existe, sans hostilité apparente : le Farghestan. Sur le rivage, une "forteresse ruineuse" : l'Amirauté. Dans l'Amirauté, la salle des cartes, "basse et voûtée", qui "au milieu du délabrement poussiéreux de la forteresse démantelée", garde "un ordre méticuleux et même maniaque, un refus hautain de l'enlisement et de la déchéance". Dans la salle : des livres, des instruments de navigation d'un modèle ancien, des mappemondes, un drapeau, une carte. "Devant moi s'étendaient en nappe blanche les terres stériles des Syrtes, piquées des mouchetures de leurs rares fermes isolées, bordées de la délicate guipure des flèches des lagunes. Parallèlement à la côte courait à quelque distance, sur la mer, une ligne pointillée noire : la limite de la zone des patrouilles. Plus loins encore, une ligne continue d'un rouge vif : c'était celle qu'on avait depuis longtemps acceptée d'un accord tacite pour ligne frontière".
Et celui qui regarde la carte, Aldo, le narrateur, est presque disposé à imaginer qu'à cette ligne rouge correspond, sur le terrain, "une crevasse dans la mer, un signe avertisseur, un passage de la mer Rouge". Plus loin sur la carte, il voit "les espaces inconnus du Farghestan" et des noms qui le font rêver, car toute carte renferme des noms mystérieux et sonores, condensations de récits, résumés d'anciennes légendes et producteurs de légendes nouvelles. Aldo rêve sur le volcan Tängri, les ports de Rhages et de Trangées, les villes : Guerrha, Myrphée, Thargala, Urgasonte, Amicto, Salmanoé, Dyrceta. Dans la salle des cartes règne un "silence d'embuscade". Aldo vient dans la salle et réveille la carte endormie, la guerre dormante. Il est celui qui réveille.

... toute carte renferme des noms mystérieux et sonores, condensations de récits, résumés d'anciennes légendes et producteurs de légendes nouvelles.

Lieux légers... Lieux de mort...

Sur les cartes, vous pourriez définir les neuf sortes de lieux que distingue, vers le VI[e] siècle avant Jésus-Christ, le stratège chinois Sun Tse : 1) Les lieux *de division ou de dispersion* sont près des frontières dans nos possessions et des troupes qui s'y tiendraient longtemps, non loin de leurs foyers, pourraient se disperser à la première alerte. 2) Les lieux *légers* sont près des frontières, mais pénètrent par une brèche sur les terres des ennemis. Le retour étant trop aisé, il fait naître le désir de l'entreprendre à la première occasion : "L'inconstance et le caprice trouve infailliblement de quoi se contenter". 3) Les lieux qui peuvent être *disputés* sont désirés par les deux armées ennemies. 4) Les lieux *de réunion* permettent d'entrer en communication avec l'armée ennemie. 5) Les lieux *pleins et unis* permettent (par leur dimension et leur configuration) leur utilisation par les deux armées ; mais, parce qu'ils sont au cœur du territoire ennemi, ils ne doivent pas vous inciter à livrer bataille, "à moins que la nécessité ne vous y contraigne". 6) Les lieux *à plusieurs issues* "forment le nœud des différents secours que peuvent apporter les Princes voisins à celle des deux parties qu'il leur plaira de favoriser". 7) Les lieux *graves et importants*, placés dans les états ennemis, présentent de tous côtés des villes, des forteresses, des montagnes, des défilés, des eaux, des ponts à passer, des campagnes arides à traverser, ou telle autre chose de cette nature. 8) Les lieux *gâtés ou détruits* sont ceux où une partie de l'armée est isolée des autres, "où l'on ne saurait marcher qu'avec de grandes fatigues et beaucoup d'embarras". 9) Dans les lieux *de mort*, on court le risque d'être battu si l'on combat ; mais si l'on y reste tranquille, on y périra de faim, de misère ou de maladie. Il devient donc nécessaire, dit Sun Tse, d'y aller "droit à l'ennemi" et de s'y battre "avec le courage du désespoir". Selon le géographe Yves Lacoste, "la géographie, ça sert d'abord à faire la guerre". La cartographie est déjà stratégie. Tout chef de guerre doit s'assurer de la vérité de ses cartes et Machiavel conseille aux généraux d'envoyer en avant-garde des officiers prudents "pour reconnaître le pays et voir s'il est conforme aux cartes et aux renseignements qu'on lui a donnés". La cartographie fait peut-être partie de la formation des espions...



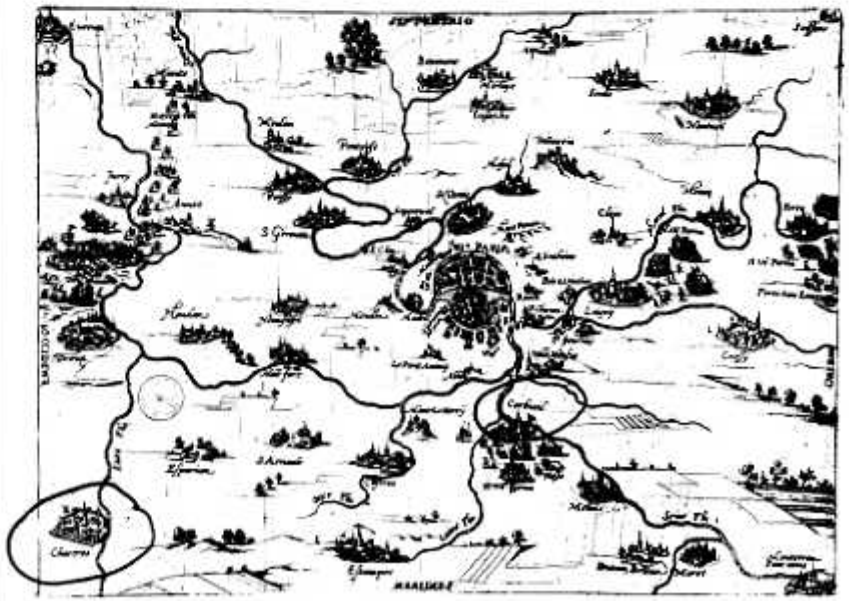
△
J.P. Vielfaure
Série fragments, figures et extraits c
Bevern, 1983
Rouleau initiatique
Baguette de bois, papier, encre graphit
52 X 32 cm.
Collection particulière.

Enfance

La fascination des cartes nous vient sans doute de l'enfance. Chacun de nous (ou presque) a été "l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes" qu'évoque Baudelaire. Et, pour continuer à citer *Le voyage*, vous rêveriez sur le vers : "Notre âme est un trois-mâts cherchant son Icarie". Les cartes, plans et maquettes deviennent matériaux de nos fictions, incitations à divaguer. Nous inventons des pays imaginaires. Nous construisons des cités et châteaux en de fallacieuses Espagnes : celles qui ont d'étonnantes frontières avec l'Elseneur d'Hamlet et le Royaume du Prêtre Jean, tel que l'imaginait l'Occident médiéval...

Parfois nous partons des couleurs. Dans tel Atlas, la Côte-d'Ivoire est verte, l'U.R.S.S. bleutée, le Kenya jaune. Lorsque l'enfant regarde une carte, il rencontre des couleurs arbitraires qui ne ressemblent pas à celles qu'il rencontre dans la vie quotidienne. Il peut parfois (en un jeu éphémère) nier l'aspect arbitraire, conventionnel de ces couleurs. Il imaginera une coalition des Etats bruns (la Colombie, Madagascar, le Mali) opposé aux Etats jaunes (l'Espagne, l'Iran, le Mexique)... Ou bien, il se demandera (sans trop y croire) si les paysages ressemblent un peu aux couleurs étalées sur la carte : si, en Australie, les montagnes sont plus roses ; si, en Bulgarie, les plaines sont bleutées. Ou encore, il évoquera les plantes qui, peut-être, poussent dans des terres qu'il ne connaît pas. Et les odeurs rêvées des tamariniers, poivriers et flamboyants se mêlent à celles des encres fraîches du manuel de géographie.

Les cartes, plans et maquettes deviennent matériaux de nos fictions, incitations à divaguer. Nous inventons des pays imaginaires.



◁
Carte de la région d'Ile de France mentionnant Corbeil et Chartres
Bibliothèque mubicipale de Corbeil-Essonnes

Des couleurs en un certain ordre assemblées

On se souvient de la phrase qu'écrit en 1890 le peintre Maurice Denis : "Se rappeler qu'un tableau avant d'être un cheval de bataille, une femme nue, ou une quelconque anecdote est essentiellement une surface plane recouverte de couleurs en un certain ordre assemblées". A partir de cette phrase, nous serons peut-être amenés à considérer les cartes comme les premiers tableaux non-figuratifs que rencontre un enfant. Ce sont couleurs en un certain ordre assemblées, cernées par les limites des frontières, marquées par les lignes sinueuses des rivières et les lettres des noms de villes.

L'île au trésor

Robert Stevenson qui publie, en 1883, *L'île au trésor*, affirme : "On me dit qu'il y a des gens qui ne s'intéressent pas aux cartes. J'ai peine à le croire". La figuration d'une carte de l'île imaginaire est l'une des origines de la narration ; l'une des aides de la lecture.

Le blanc

Dans *La chasse au Snark*, récit d'une errance dangereuse, Lewis Carroll propose une carte de l'Océan, paradoxale dans sa simplicité. Nulle légende à cette carte. Nulle présence d'îles. Nul tracé de longitude ou de latitude. Le blanc du papier est cerné par le rectangle marquant les limites de la carte. Ici, la carte est manière de se perdre, de créer un vertige. L'inconnu, le vide fascinent.

Cartes du tendre et guerre d'amour

Certaines cartes de pays imaginaires (et, en particulier, les fameuses Cartes du Tendre) ne sont peut-être pas aussi différentes qu'on le croit des cartes d'état-major. Chaque amoureux, chaque amante s'efforce de repérer "sur le terrain" les villages *Sensibilité, Tendresse, Indiscrétion* ou *Tiédeur*, le *Lac d'Indifférence* ou la *Mer Dangereuse*. Chacun, sans doute, rêve aux *Terres inconnues* situées tout en haut de la carte : terres séparées de nous par la *Mer Dangereuse*, territoires peut-être des délires et des désirs, terres où il faudra avancer à l'aventure et dont on risque toujours d'être chassé. A partir d'une carte du Tendre, bien des stratégies peuvent s'élaborer, stratégies d'autant plus aventureuses qu'on ne sait jamais ce qui est à conquérir et ce qui est à vaincre. Et nous ignorons quel est véritablement l'ennemi : le temps, nos propres sentiments, nos faiblesses et manques, les médisances de la société, les sentiments et ruses de l'autre, la complexité même de tout amour... Il convient sans doute d'attacher grande importance à ces *Cartes du Tendre*. Tout explorateur explore peut-être son propre cœur en explorant un pays. Tout arpenteur vise peut-être à mesurer ses désirs, à tenter de les contrôler ou de les vivre dans leur excès même. Voyager, c'est peut-être toujours fuir un amour et chercher à en rencontrer un autre. Ou bien, c'est vouloir se préparer un "bon retour", une rencontre nouvelle avec un corps que l'absence momentanée aura rendu plus désirable encore... Pour un homme,tout paysage est peut-être la figure d'une femme. Toute errance est peut-être occasion d'approcher le corps d'une amante, d'un amant.

Stratégies du tendre.

Brouillards japonais

Voyageurs japonais. Leur mélancolie parfois : "Tel un oiseau / Sur la mer balancé / Quand j'entends gronder / Les vagues du large / Ma tristesse redouble". Leur attention aux sensations les plus fugitives : "Il pleut ; c'est pourquoi / Du mont de Kasatori / Les feuillages pourprés / Sur la manche des passants / Mettent des reflets". Ou bien : "La clarté de la lune polit / Les vagues de la baie de Miko". Leur sentiment de solitude : "Valérianes : / A les contempler, mon cœur / N'est pas consolé ; / De l'épouse laissée à la capitale / Plus encore je me languis". Marche, parfois, dans l'invisible : "On entend seulement le sabot des chevaux des voyageurs qui nous précèdent ; le brouillard est très épais". Doutes, incertitudes des errants : "Montagnes lointaines : les nuages ensevelissent les traces du voyageur. / Pins glacés : le vent brise les rêves du voyageur. / (...) / Dans le brouillard on fraie sa route / On traverse les nuages. / Sans connaître nul guide / Au milieu des monts / Incertains / Les pas s'égarent". Leur désarroi de n'avoir plus de lieu déterminé, d'aller de place indéterminé jusqu'à un autre lieu indéfini : "J'accompagne les nuages flottants, je n'ai pas de demeure ; / Je me plains ; je ris de moi ; je suis baigné de larmes". Ou encore : "Ciel de voyage / Ces nuages qui s'élèvent et flottent, / Serait-ce donc moi ? / Qui n'ai ni route, ni étape / Alors que soufflent les bourrasques"...

Baguettes et coquillages

Bien avant d'avoir vu les "cartes" des navigateurs des Iles Marshall en Océanie, Francis Limérat construisait déjà ses sructures légères. Mais il a été ravi de voir la parenté entre ses étranges constructions et les cartes des navigateurs habitant les "Ratak" et les "Ralik". Ces cartes sont constituées de nervures de feuilles de cocotier, de baguettes de bois ou de bambou, assemblées entre elles par des liens de fibre végétale, parsemées à certaines intersections par de petits coquillages ou des morceaux de corail. Selon Jean-Pierre Siorat qui les a étudiées, elles permettent de stocker des informations déjà obtenues, de figurer le phénomène de la houle au voisinage des atolls et les positions des atolls en relation avec ce phénomène. Les îlots sont représentés par les coquillages ; les vents, les courants, la houle par des lignes droites ou courbes. Selon les régions et la destination, ces cartes sont de diverses sortes et Jean-Pierre Siorat en distingue trois types : les mattangs, les meddos et les rebbelibs. Certaines de ces cartes seraient encore utilisées à l'heure actuelle par des navigateurs. Ces cartes ont longtemps été secrètes et les secrets de leur utilisation se transmettaient le plus souvent à l'intérieur d'une même famille.

Rêver sur des noms

Tantôt la carte naît du voyage ; tantôt l'errance naît de la carte ; tantôt la carte est le territoire même où le regardeur rêve un périple. De toute manière, voyageur immobile ou perpétuel nomade, chacun (ou presque) rêve pour se dépayser, ou bien circule pour s'offrir de nouveaux songes. Des noms se lisent sur les cartes ou sont inventés. Des scènes, des images, des ébauches de récits sont éveillés par ces noms, par leurs sonorités. Ce que suggèrent les titres de certaines toiles de Jean-Pierre Vielfaure : *La vallée des dix mille fumées, Dniknam ou la nuit des météores, Soroborov ou la nuit polaire, Namhisddak ou le Maître des tiens, Adnara ou la réunion des sorciers, le lieu des grands rochers, Totem à la nuit polaire, La porte aux dix-neuf ouvertures.* Des monuments, des rites, des lumières, des lieux sont inventés ou retrouvés dans la mémoire. Jean-Pierre Vielfaure imagine aussi les cartes, rouleaux initiatiques, instruments de musique, objets rituels d'une civilisation inventée qui se serait étendue à partir de la Bretagne. Il nomme cette série *Fragments, figures et extraits du Codex Bevern.*
Un autre groupe d'œuvres est rêve sur le froid, sur le blanc, sur le désert des glaces : *Parcours pour une odyssée arctique.* Les icebergs le fascinent, vaisseaux de glace.

L'Arctique

L'Arctique, le Pôle exercent sur nos imaginations une étrange fascination. Vous liriez *Le point cardinal* (1927) de Michel Leiris : "L'Arctique se dressait devant moi comme un dôme, un ballon montagneux ou la coupole d'une tête. Des lézardes lumineuses de largeurs inégales fendaient la glace jusqu'aux limites des profondeurs, convergeaient vers le sommet, et je croyais voir des veines sillonner un crâne". Les jeux de la lumière, du froid, de l'éclatement et de la stabilité tracent des chemins à nos rêves. Et l'un des voyageurs (le troisième) imaginés par Michel Leiris aperçoit le Pôle luisant au faîte de ce dôme : le Pôle comme une clarté, comme une illumination.
Bien des livres sont à lire ou à relire, pour être de plus en plus attiré par le Pôle. Par exemple, cités au hasard : Regnard, *Voyage en Laponie*, récit d'un parcours accompli en 1681 ; Carl von Linné, *Voyage en Laponie* (1732), récemment présenté et traduit par l'artiste Paul-Armand Gette ; Christian Dotremont, *Commencements lapons ;* Jean Malaurie, *Les derniers rois de Thulé...*

Tantôt la carte naît du voyage, tantôt l'errance naît de la carte...

Premières remarques sur la dérive

Francis Limérat s'invente des lieux, une Chine imaginaire, des terrains ambigus, des "parcs de signes". Il n'a jamais vu la Mélanésie et pourtant il la rêve. Sans mémoire, il en invente les détails : comme il l'écrit, il "met l'amnésie" en cartes. L'une de ses œuvres de 1977 se nomme *L'exercice de la dérive*. Et sans doute faut-il toujours, quand on pense et rêve aux voyages, mettre en évidence cette notion de dérive. Le dictionnaire de Littré définit d'abord la dérive comme un écart mesurable, comme une perturbation inévitable des projets premiers du navigateur, perturbation dont il peut d'ailleurs tenir compte pour la corriger. Elle est "la quantité dont un navire, poussé par le courant ou l'effort du vent, s'éloigne de la route qu'il s'était proposé de suivre ; cette quantité est mesurée par l'angle que fait la quille avec la direction donnée du bâtiment". La dérive parfois favorise le navigateur : "La dérive vaut la route" se dit (toujours selon Littré) quand le bâtiment qui est en panne ou à la cape est poussé par la dérive du côté où il doit aller. Ou bien, la dérive est égarement, abandon à la direction des vents et des courants, renoncement à toute maîtrise. L'opposition entre route et dérive perd une partie de son sens lorsque le navigateur refuse d'avoir un but précis, une destination unique. Le peintre Jean Dubuffet par exemple refuse aussi bien le laisser-aller que le désir du plus court chemin. Il écrit, en 1968 : "C'est le sens dans lequel on marche qui est efficient ; c'est la tendance, la posture. De ce qu'il y aurait au bout du chemin, ne vous souciez pas. IL n'y a pas de bout aux chemins, pas de bout qu'on atteigne".

La dérive vaut la route.

Sur la dérive, encore

En 1958, la revue *Internationale situationniste* publie un rapport présenté en 1953 par Gilles Ivain devant l'Internationale lettriste. Il y décrit une ville de demain : "L'activité principale des habitants sera la dérive continue. Le changement de paysage d'heure en heure sera responsable du dépaysement complet". Toujours dans l'I.S., en 1958, Guy Debord propose une théorie de la dérive, qui se définit comme "Technique du passage hâtif à travers des ambiances variées". Elle est à la fois renoncement et renouvellement : "Une ou plusieurs personnes, se livrant à la dérive, renoncent, pour une durée plus ou moins longue, aux raisons de se déplacer et d'agir qu'elles se connaissent généralement, aux relations, aux travaux et aux loisirs qui leur sont propres, pour se laisser aller aux sollicitations du terrain et des rencontres qui y correspondent". La dérive est rupture avec les habitudes et les "propriétés". La dérive n'est pas sans rapport avec les labyrinthes : "Dans l'architecture même, le goût de la dérive porte à préconiser toutes sortes de nouvelles formes du labyrinthe".
L'*I.S.* cite Thomas De Quincey (1785-1859), errant dans Londres : "Cherchant ambitieusement mon passage au Nord-Ouest, pour éviter de doubler de nouveau tous les caps et promontoires que j'avais rencontré dans mon premier voyage, j'entrais soudainement dans des labyrinthes de ruelles... J'aurais pu croire parfois que je venais de découvrir, moi le premier, quelques-unes de ces *Terrae incognitae* et je doutais qu'elles eussent été indiquées sur les cartes modernes de Londres". La dérive est découverte permanente, recherche de l'inattendu. Et, selon l'I.S., "les urbanistes du XX[e] siècle devront construire des aventures". Chaque dérive s'accompagnerait de "relevés du terrain" et "d'expérimentation d'événements". Il s'agirait d'"enrichir les occasions de s'égarer"... Peut-être vous arriverait-il de trouver dans une partie de votre ville quelques occasions d'égarement. Peut-être seriez-vous désespérés de n'en pas trouver davantage, de voir les espaces d'aventures de plus en plus limités, de mieux en mieux contrôlés.

"Cherchant ambitieusement mon pa[s]sage du nord-ouest."

Et puis, vous navigueriez de texte en texte, errants rêveurs, doux et attentifs lecteurs. Vous reliriez, par exemple, la lettre d'Arthur Rimbaud à Ernest Delahaye, envoyée d'Aden le 18 janvier 1882, où il lui demande d'acheter (entre autres choses) un appareil photographique, un théodolite de voyage, un baromètre anéroïde de poche, un cordeau d'arpenteur en chanvre "Car je vais faire (dit-il dans une lettre aux siens, de la même date) un ouvrage pour la Société de Géographie, avec les cartes et des gravures, sur le Harrar et les pays Gallas". Ce projet n'aura pas de suite...

Dans *La prose du transsibérien et de la petite Jeanne de France* (1913) de Blaise Cendrars, vous rencontreriez les trains sauvages : "Effeuille la rose des vents / Voici que bruissent les orages déchaînés / Les trains roulent en tourbillon sur les réseaux enchevêtrés / Bilboquets diaboliques". Ou bien, vous mangeriez, à midi, un repas conforme à l'un des menus rédigés par Blaise Cendrars, toujours lui : "Ailerons de requins confits dans la saumure / Jeunes chiens morts nés préparés au miel / Vin de riz aux violettes / Crème au cocon de ver à soie / Vers de terre salés et alcool de Kawa / Confitures d'algues marines"...

Diverses façons de se perdre

Vous écouteriez Saint-John Perse, dans Vents, qui nomme les voyageurs : "Et par là-bas s'en furent, au bruit d'élytres de la terre, les grands itinérants du songe et de l'action : les interlocuteurs avides de lointains et les dénonciateurs d'abîmes mugissants, grands interpellateurs de cîmes en exil et disputeurs de chances aux confins..." Vous l'entendriez, dans *Amers,* qui évoque le Maître d'astres et de navigation : "Ils m'ont appelé l'obscur, et mon propos était de mer. / L'année dont moi je parle est la plus grande année ; la Mer où j'interroge est la plus grande Mer".
Avec Marguerite Duras, dans *Le vice-consul* (1966), vous rencontreriez celle qui marche, "la femme qui vient peut-être de Savannakhet". "Elle demande : La direction de la plaine des Oiseaux ? Elle se dit que, lorsqu'elle la connaîtra, elle ira dans la direction contraire à celle-là. Elle cherche l'autre façon de se perdre..." Et vous vous demanderiez si le voyage n'est pas souvent (peut-être toujours) recherche des diverses façons de se perdre : de s'égarer, de se dépayser, de s'oublier, d'abolir ses racines, en général sans y parvenir.
Ou encore, vous suivriez Henri Michaux partant en Grande Garabagne au Pays de la Magie ou à Poddema. Vous rencontreriez un homme tué par ses paroles au centre de la chambre aux mensonges ; les candidats au diplôme de sensibilité circulaire ; les Palans qui "fournissent les avaleurs de sabre et les suceurs de poussière" ; les Epelis qui ont deux écoles : l'école de droiture et l'école des traîtres ; les Orbus "lents de nature et par calcul, d'une lenteur cérémonieuse et à la vaseline" ; et aussi le charmeur de goitres, l'effaceur de bruits, le Berger d'eau, et tant d'autres, tant d'autres. Avec Henri Michaux, vous vous demanderiez si toute étrangeté ne serait pas étrangeté provisoire : "Certains lecteurs ont trouvé ces pays un peu étranges. Cela ne durera pas. Cette impression passe déjà".

Tu n'as rien vu...

A la fin du voyage (voyage sur une carte, voyage dans un territoire, voyage à travers les textes), vous seriez parfois déçus. Vous auriez le sentiment d'être passés à côté du plus intéressant, d'être allés trop vite, de n'avoir pas regardé là où il fallait. Être déçu du voyage : cela aussi fait partie du voyage. Et cette déception même est peut-être l'une des raisons qui nous poussent vers de nouveaux rivages, de nouvelles aventures. Alain Borer, dans son livre, *Rimbaud en Abyssinie,* cite une phrase d'Apollinaire : "Tu ne connaîtras jamais bien les Mayas". Vous rêveriez aussi autour de la phrase du Japonais dans *Hiroshima mon amour* (1958), lorsqu'il s'adresse à Emmanuelle Riva : "Tu n'as rien vu à Hiroshima. Rien".

Gilbert Lascault